Bibliothèque nationale : C. F. Ramuz peintre du langage

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **24 (1978)**

Heft 11

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848704

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Bibliothèque Nationale
C.F. Ramuz
peintre du langage

La Bibliothèque Nationale de Paris, ouvrait, du 20 septembre au 15 octobre 1978, les portes de son Salon d'Honneur, à une exposition consacrée à l'écrivain vaudois C.F. Ramuz, dont on fête cette année le centenaire de la naissance.
Organisée par la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne sur l'initiative et avec l'appui de la Fondation C.F. Ramuz, cette exposition tentait de mettre en lumière une vie littéraire dont certains moments et certains aspects sont parfois mal connus.
Nous avons le plaisir de publier l'excellent discours de notre ambassadeur M. F. de Ziegler, prononcé lors du vernissage officiel de cette exposition et qui fut très applaudi.

Allocution de M. François de Ziegler, Ambassadeur de Suisse, à l'occasion de l'inauguration de l'exposition C.-F. Ramuz à la Bibliothèque Nationale Paris, le 19 septembre 1978

Nous avons plus d'une raison de nous réjouir de la présence de Ramuz à la Bibliothèque Nationale. C'est pourquoi j'ai tant à cœur de remercier d'abord tous ceux qui ont permis la réalisation de cette exposition.
Ramuz à Paris. Qu'il suffise de rappeler ici qu'il est venu dans la capitale française à 24 ans, pour préparer une thèse en Sorbonne, qu'il n'a heureusement jamais écrite ; qu'il est resté à Paris, avec quelques absences, jusqu'à la veille de la guerre de 1914 ; qu'il y a vécu le plus souvent solitaire, aimant cependant la grande ville, un peu comme il ne devait cesser d'aimer la montagne — y retrouvant sans doute le même univers de pierres, ce monde minéral qu'aimait Baudelaire. Mais ce séjour ne fit pas de lui un déraciné et en fait il ne put jamais exprimer que les paysages quittés et bientôt retrouvés de son enfance.
C'est à Paris pourtant que Ramuz prit conscience de sa singularité, de ce qui apparaît comme une de ses contradictions fondamentales : solitude affamée de communion ; poète enraciné dans le particulier mais en quête de l'universel ; écrivain d'une haute exigence spirituelle, mais la traduisant par l'amour du concret.
La solitude était d'abord chez lui une donnée de sa nature la plus particulière. Mais elle se trouvait en même temps contrariée par le désir torturant de sortir de soi : orgueil d'être seul, tristesse de le rester. Si je ne me méfiais des formules toutes faites, je serais tenté de dire que Ramuz accepta la solitude, la vécut pleinement, mais ne cessa de souffrir de l'isolement. Mais, en définitive, ce qui importe c'est que le poète soit parvenu à faire de cette fatalité une élection et c'est bien là le vrai miracle dont devait parler Albert Béguin : miracle que cet adolescent, replié sur lui-même, eut assez de force, de liberté, assez de sève pour porter une œuvre et assez d'amour pour créer des personnages, « c'est-à-dire sans une transposition à des êtres inventés de la tendresse qu'on porte aux créatures vivantes ».

De ce besoin de communiquer, de communier, et du refus de tout ce qui sépare et de ce qui exclut et de ce qui singularise, Ramuz a porté témoignage, patiemment, tout au long de son œuvre. A cet égard, il faut bien dire un mot d'un problème — j'allais dire d'un procès — qui joua un rôle crucial dans la compréhension, ou plutôt, dans l'incompréhension de Ramuz de la part aussi bien de la critique académique que du grand public. Il s'agit, vous l'aurez deviné, de la querelle du langage. Disons, pour être bref, qu'on a reproché à l'écrivain vaudois — pas seulement à Paris, à Lausanne aussi — de ne pas bien écrire, c'est-à-dire de ne pas écrire comme tout le monde. Et donnons sur ce point quelques instants la parole à l'accusé :

« Je suis sans doute de tous vos auteurs, écrit-il à son éditeur parisien Bernard Grasset, celui qu'on accuse le plus souvent de mal écrire. Et ce ne serait rien encore si seulement j'écrivais mal, mais on m'accuse de mal écrire « exprès », on m'accuse ainsi d'être dans le faux. Cette accusation est la plus grave de toutes, la seule à vrai dire qui me touche. Et voilà pour moi le point le plus douloureux du débat : parce que j'aurais voulu ressembler, alors qu'on m'assure que je diffère. Parce que j'aurais voulu m'oublier moi-même et qu'on me reproche de chercher à me distinguer ».

Et plus loin ceci, qui est important : « J'écris une langue qui n'était pas écrite. Je ne l'ai fait que par amour du vrai, par goût profond de l'authentique. J'ajoute : par fidélité ».
Haute et sévère attitude qu'il s'imposa dès le départ et à laquelle on a dit qu'il « s'était plié jusqu'à la fin ». Mais n'est-ce pas aussi la langue qu'il a pliée à sa volonté ? Et pourquoi pas, comme son ami Claudel en reconnaissait le droit aux écrivains de race, à son caprice ?
« J'éteindrai la langue en la terrassant ; je lui ferai rendre gorge jusqu'à son dernier secret et jusqu'à ses richesses profondes, afin qu'elle me découvre son intérieur et qu'elle m'obéisse et me suive, rampante et craintive. Alors, m'obéissant, tout me sera donné : le ciel, la mer et les espaces de la terre et tout le cœur de l'homme ».

Aujourd'hui, ces querelles ont quelque chose de dérisoire. On peut même se demander si le sens de la langue vivante qui animait Ramuz ne sera pas en définitive pour lui une chance à retardement de sa survie.
Ce qui est sûr, c'est que la même soif de communion a inspiré **la quête de l'universel** que Ramuz a poursuivie à travers l'amour du particulier. Quand il parle de Cézanne — avec quel bonheur — nous avons le droit d'imaginer que c'est un peu à lui-même que pense le poète, qui, nous le savons, n'était guère prompt aux aveux directs.

« Voilà qu'il est déjà impossible de voir ce pays (il s'agit de la Provence) autrement qu'il ne l'a vue. Où qu'on aille, c'est lui. Où qu'on se tourne, il s'impose. Cette Provence de Cézanne n'est pas située géographiquement ; on ne pense jamais à elle en tant que région, en tant que province ».
Et plus loin :
« Rien qui ne soit immédiatement, chez le peintre, transposé dans l'universel. Est-ce encore la Provence ? C'est bien elle, mais à la base, à la base seulement. Là-dessus se construit une architecture d'esprit et qui s'adresse à l'esprit seul. C'est tellement la Provence que ce n'est plus elle ».

Et voici qu'à notre tour il nous est devenu impossible de voir notre pays comme il était avant le « passage du poète » ni autrement qu'il ne l'a vu et qu'il ne l'a dit et qu'il ne l'a recréé. Est-ce tellement le pays de Vaud, que ce n'est plus lui, ou bien alors que c'est beaucoup plus que lui ? Et pourtant rien ne s'est fait chez lui que par cette terre et à travers elle. Quant à ce que nous autres devons à Ramuz, qu'il me suffise de redire avec lui :
« qu'il existe un jour un livre
un chapitre, une simple phrase
qui n'ait pu être écrit que chez nous
parce que copié dans leurs inflexions
sur telle courbe de colline
ou scandée dans le rythme
par le retour du lac sur les
galets d'un beau rivage
quelque part si on veut
entre Cully et Saint-Saphorin
que ce peu de chose voie le jour
et nous nous sentirons absouts ».